Zeitschrift: Bulletin du Glossaire des patois de la Suisse romande
Herausgeber: Glossaire des patois de la Suisse romande
Band: 3 (1904)
Heft: 2-3

Rubrik: Etymologies
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

dans les patois genevois et savoyards ; *nous chantons* est rendu dans la règle par *on chante.*

[10] *aträ*, trident, est un cas particulier aux patois genevois d'agglutination avec l'*a* de l'article féminin (type *aglan*, voy. *Bulletin*, II, p. 23). Les autres patois de la Suisse romande ne connaissent le mot que sous la forme : *la trin* ou *la tran.*

[11] *dålyə*, mot usité dans toute la France méridionale pour désigner la faux (voir *Atlas linguistique de la France*, carte 546). En Suisse, il n'est connu que dans le territoire genevois.

J. JEANJAQUET.

ETYMOLOGIES

I. Bas-valaisan *garzin*, eau-de-vie.

Pour désigner l'eau-de-vie en général, le Bas-Valais à partir de Sion et les vallées latérales (Bagnes, Entremont, Val d'Illiez) se servent d'un mot inconnu au reste de la Suisse romande, *garzin*, dont il existe aussi un dérivé *garzinta*, distiller, faire de l'eau-de-vie. Dans beaucoup de localités, cet ancien terme patois tend à être supplanté par le français *goutte*, adopté tel quel ou patoisé en *gòta.*

Quelle peut être l'origine de cette appellation d'apparence énigmatique ? La variante *égarzin*, relevée à Champéry et dont l'équivalent a existé dans les Alpes vaudoises (*égarzun*, dans le Glossaire manuscrit du doyen Henchoz, de Rossinières), nous mettra sur la voie. Elle doit évidemment être identifiée avec les formes *éguêrzên* (Saint-Paul, arr. Thonon), *égarjhê* (Sevrier, arr. Annecy) enregistrées par le *Dictionnaire savoyard*, et celles-ci ne sauraient à leur tour être séparées de *égardîn* (Montricher, Maurienne) et de toutes

les variantes analogues qui, de la Savoie jusqu'aux Pyrénées, servent à désigner l'eau-de-vie et remontent au latin *aqua ardens*, « l'eau qui brûle. » (Voir pour le détail Mistral, *Trésor*, v° *aigo ardènt* et *Atlas linguistique de la France*, carte 433.) Le domaine de *aqua ardens*, dont le terme valaisan apparaît comme le poste le plus avancé vers le Nord, s'étend au Sud bien au delà des limites du territoire galloroman avec l'espagnol *aguardiente*, le portugais *aguardente* et l'italien *acquarzente*. *Eau ardente* a aussi été usité en ancien français pour désigner l'eau-de-vie. Godefroy, v° *ardent*, en cite deux exemples du seizième siècle et Du Cange, v° *aqua*, en a un de 1447. On peut y joindre le suivant pour notre région : *pour l'eau ardent pour affeyter les bossetz neufs*. (Comptes des baillis de Lausanne, 1537, dans la collection manuscrite Millioud.)

Il reste à expliquer le passage de *aqua ardens* au valaisan *égarzin, garzin*. La présence de *ég'* dans la première partie du mot, au lieu de la forme indigène *ivouè*, eau, indique qu'il s'agit d'un mot d'emprunt, importé probablement de la Savoie. Quant à la chute de l'*é*, c'est un cas spécial de ce que M. Tappolet a appelé la « déglutination » (v. *Bulletin*, II, p. 41). De même que les patois valaisans disent sans article *dè vin*, du vin, *dè palyè*, de la paille, *d'ivouè*, de l'eau, on a dit à l'origine *d'égarzin*, de l'eau-de-vie, et c'est cette combinaison, faussement interprétée en *dè garzin*, qui a donné naissance au substantif *garzin*.

Il est plus difficile de rendre compte du rapport de *ardens* à *arzin*. Il ne saurait s'expliquer par un développement phonétique, et nous pensons qu'il faut voir dans *arzin* une formation analogique verbale. A l'ancien infinitif *ardre*, brûler, on a donné jadis un participe présent *arzin*, de même qu'aujourd'hui à Champéry *prindrə* fait *prinzin; tò(r)drə, tò(r)zin;*

mò(r)drə, mò(r)zin, etc. Ajoutons que *arzin, arzinta*, existe encore comme mot isolé dans le patois actuel de Bagnes, avec le sens de *mordant, bien affilé*, en parlant d'un tranchant. D'après le Glossaire valaisan du chanoine Barman (manuscrit), le mot s'applique aussi dans l'Entremont à un liquide trop alcoolisé.

J. JEANJAQUET.

II. **lóvr** (s. m.).

Ce mot, qui signifie *la veillée*, n'appartient qu'aux patois neuchâtelois et bernois. Pour l'idée de la veillée, les patois vaudois, par exemple, ne connaissent que l'expression *la vèlyạ* (à accentuer sur l'*a* final), qui vient, comme le mot français, du latin vigilata. A côté de cette expression, le canton de Fribourg (districts de la Gruyère et de la Veveyse) possède un mot vieilli : *alå in vla* = *aller en ville*, où *villa* signifie encore *village*. Cette locution a donc probablement été employée d'abord par des gens qui demeuraient dans des fermes distantes du village. Le Jura bernois emploie une locution tout analogue : *alè an vèl'*, qui signifie : faire une visite de jour, tandis que *alè a lóvr* désigne la visite nocturne (voir Daucourt, *Noëls jurassiens* dans les *Archives des traditions populaires*, III, p. 51). Nous assistons là à une différenciation basée sur l'existence de deux termes à peu près synonymes.

Dans les patois neuchâtelois, nous trouvons les formes suivantes : *lə lœ́vr, ala u lœ́vr, la lœ́vrèy* = la soirée, veillée (au Val-de-Ruz) ; à Cressier : *lə lœ́vr* = fréquentation nocturne entre amants ; à la Sauge : *la louvrèy* = soirée (Urtel, *Beiträge zur Kenntnis des Neuchateller Patois*, p. 62) ; à la Montagne : *ala a louvr* = aller à la veillée, *la louvréy, louvra* = veiller, *lè louvrtè* (proprement « les louvrettes ») = nom d'une petite société qui se réunissait vers 1857, à la Chaux-de-Fonds, pour discuter des travaux d'utilité publique. On appelle aussi ' *lou-*

vrettes' le colchique, probablement parce qu'il annonce la saison des veillées. Les patois bernois présentent presque partout les formes : *lə lóvr*, *alè a lóvr*, *lóvrè* = veiller, et *lə lóvrou*, *la lóvrouz'* = le veilleur, la veilleuse, et aussi l'amant(e).

Quant au sens, il est évident que *lóvr*, etc., a signifié en première ligne *veillée*, c'est-à-dire réunion qui avait lieu le soir pour travailler en commun, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre des paysans (allemand *Spinnstube*), et que le sens de *fréquentation entre amants* n'est qu'une signification dérivée. La veillée était le rendez-vous naturel des amants.

L'étymologie de ce mot intéressant a été beaucoup discutée. M. Behrens (*Beiträge zur romanischen Philologie*, *Festgabe für G. Gröber*, p. 159) a proposé l'étymologie opera, ouvrage, avec agglutination de l'article, qui s'expliquerait facilement dans l'expression : aller ad illam operam = aller *à lóvr*. M. Horning, au contraire, accepte l'étymologie proposée jadis par L. Adam, dans ses *Patois lorrains*, du latin lucubrum, qu'un ancien glossaire latin-français traduit : *lumière ou chandelle pour veiller* (voy. Du Cange). Lucubrare a en latin le sens de « travailler la nuit ou avec lumière » (voir *Zeitschrift für romanische Philologie*, XVIII, p. 221, et surtout XXV, p. 612, où M. Horning fait valoir différentes raisons qui appuient plutôt l'étymologie lucubrum). Dans la *Zeitschrift* XXVI, p. 113, M. Behrens déclare qu'il ne se tient pas pour battu, mais qu'il reconnaît que les lois phonétiques sont peu favorables à une dérivation de opera.

Je me range décidément du côté de M. Horning, en me basant sur les considérations suivantes :

1° Notre mot est *masculin*, ce qui ressort surtout de la forme *louvr*ou du Cerneux-Péquignot (Neuchâtel).

2° Les patois romands confondent généralement l'*ò* et l'*ó* latins [lucubrum devait devenir selon les lois phonétiques de nos patois *lu(c)óbru* > *lóvr(u)*], mais nous avons des patois qui distinguent les deux sons jusqu'à nos jours, comme le patois

de la Montagne neuchâteloise, où *ó* latin donne *u* (lupum = *lu*), tandis que *ò* latin se transforme en *œ* (ovum = *œ*); dans le Jura bernois *ó* latin aboutit généralement à *ou*, *ò* latin à *œ* ou *u*ᵉ. On remarque que ni opera ni lucubru n'expliquent facilement nos formes *louvr* (Montagne neuchâteloise) et *lóvr* (Jura bernois), il faudrait donc admettre pour ces régions une action perturbatrice du *v*. En effet, cupru, cuivre, donne également *kouvr* dans la Montagne neuchâteloise (j'ignore la forme bernoise) et lucubru aurait par conséquent une évolution analogue à celle de paupere, qui devient *pou(v)r* à Neuchâtel, et *pó*ᵉ*r* dans le Jura bernois. Le maintien du *v* dans *louvr*, *lóvr*, tandis qu'il tombe dans paupere n'a rien d'étonnant. On entend encore dire *st'òm è pouvr* = cet homme est pauvre, mais *on pour òm*, ce qui montre que la syntaxe a joué un rôle dans le développement de paupere.

3° La présence constante de l'*l* dans tous les mots signifiant « veillée, » tandis que d'autres dérivés de opera, comme operare, operaticu, operariu ne présentent jamais d'*l*.

4° Le mot opera s'est conservé dans nos patois dans d'autres significations : *œvré*, s. f. pl., = grands travaux de la campagne (Mont. neuch.), *œvr*, non * *lœvr* = rite, filasse de chanvre (Val-de-Ruz).

5° M. Horning cite des formes de l'Ouest de la France où le *c* de lucubrum s'est conservé. (Je relève dans un vieux vocabulaire neuchâtelois la mention suivante : *leugrâ* = veiller, montagnes : *louvrâ*. D'où la forme *leugrâ* a-t-elle pu être tirée[1] ?)

6° Enfin, il faut avouer que le sens de lucubrum convient mieux que celui de opera, et la première étymologie est for-

---

[1] A noter également le passage suivant d'un mandement du Gouvernement de Neuchâtel, du 28 août 1647 : « Les dances, masquarades, mommons, assemblées nocturnes appelées *loëugres* ou costers sont aussi défendues. (Archives de l'Etat, Registre des Mandements, I, f° 140.)

tement corroborée par l'expression de la Suisse allemande *z'Liecht ga* = « veiller » et « se fréquenter, » voir *Idiotikon*, III, p. 1051[1]. Cette rencontre est si curieuse et si frappante qu'on ne peut pas s'empêcher de penser que l'une des deux expressions *ala a louvr* et *z'Liecht ga* doit être traduite de l'autre, mais il m'est impossible de dire laquelle est primitive et si la coutume de la veillée est d'origine romane ou germanique.

L. GAUCHAT.

LES SALUTATIONS
DANS LES PATOIS ROMANDS

Bien que notre population romande ne connaisse pas d'usages spéciaux pour se saluer, les formules employées à cet effet ne manquent pas d'être intéressantes à plusieurs points de vue; c'est ce que nous voudrions prouver dans les pages qui suivent, sans avoir la prétention d'exposer la matière d'une façon systématique ni d'être complets.

D'abord nos paysans, lorsqu'ils parlent encore patois, sont plus cérémonieux que nous autres citadins, tout en gardant généralement leur chapeau sur la tête. Tandis que nous ne possédons plus qu'un très maigre formulaire, qui se réduit aux expressions *bonjour*, *bonsoir*, *bonne nuit*, *adieu* et *au revoir*, expressions sèches et presque insignifiantes, accompagnées de gestes automatiques, le patoisant a à sa disposition des tournures un peu plus variées, et, en somme, plus expressives aussi. Les patois n'ont pas le mérite de les avoir créées, et aucune des formules que nous nommerons n'est probablement née sur

[1] La Suisse allemande offre aussi le terme : *z'Dorf ga* = « einen Besuch machen, » voir plus haut *alè an vèl'*.